



La renaissance d'un vieillard épouvantable et merveilleux

Une nouvelle traduction du " Monde selon Barney ", de Mordecai Richler, restitue la mordante ironie du romancier canadien mort en 2001

Revoilà Barney. Barney Panofsky, poivrot abonné au cognac, vieillard attachant, producteur de navets pour la télé, passionné de littérature, père de famille aimant, mari -infidèle, amnésique qui écrit ses Mémoires... Bref, ce per-sonnage perclus de contradictions qui fut le dernier anti-héros imaginé, en 1997, par l'écrivain canadien Mordecai Richler (1931-2001) avant sa -disparition.

Revoilà, oui. Car bien que -Barney perde ses mots au point de ne plus savoir comment s'appelle le machin qui sert à égoutter les spaghettis, il a droit à une renaissance linguistique : ses souvenirs paraissent aujourd'hui dans une nouvelle traduction. La langue employée se veut plus près du Montréal natal de l'auteur, de ce carrefour où s'entremêlaient le français, l'anglais, mais aussi le yiddish. Les traducteurs, Lori Saint-Martin et Paul Gagné, poursuivent ainsi leur -entreprise pour faire entendre un Richler plus authentique. *Le Monde selon -Barney* est le troisième de ses -romans à faire l'objet d'une réédition en français, au Québec aux Editions du Boréal et en France aux Editions du sous-sol, après *Solomon Gursky* en (2016) et *L'Apprentissage de Duddy Kravitz* (2017). Le premier a d'ailleurs été récompensé par le Prix du gouverneur général -(catégorie traduction) – la plus haute distinc-

tion littéraire au Canada.

Règlement de comptes

Ici, toutefois, point de " joul ", comme on appelait autrefois l'idiome québécois, même si le lecteur averti repérera deux ou trois québécismes. Mais le sel de cette nouvelle traduction réside surtout dans une meilleure -compréhension de la réalité et de l'espace nord-américains. Les -références culturelles trouvent des mots plus justes, sans passion -excessive pour les idiosyncrasies. La langue est aussi plus nerveuse, plus proche du style de Mordecai Richler.

La lecture du *Monde selon -Barney* n'en est que plus drôle et plus émouvante. Cet épouvan-table vieillard souffrant d'Alzheimer n'a renoncé ni à sa jeunesse ni à son esprit frondeur. Il entend régler ses comptes après qu'un ancien ami – un compagnon de bohème dans le Paris littéraire d'après-guerre devenu un auteur respecté – l'accuse dans son autobiographie, entre autres amabilités, d'être un assassin. On -apprend en effet qu'au début des années 1960, peu après son -retour à Montréal, Barney avait été jugé pour le meurtre de Bernard Moscovitch, dit Boogie, le plus doué de la bande d'artistes en herbe perdus à l'époque dans Saint-Germain-des-Prés. La justice l'avait blanchi, mais le soupçon pèse toujours. A cette affaire sulfureuse

s'ajoute la déroute amoureuse. Barney a vu sa femme adorée, après qu'il l'a trompée, le quitter pour un bien-pensant professeur d'université.

Flirtant avec l'autobiographie, le roman reste empreint de la mordante ironie propre à Richler. En arrièr-plan de ce petit monde de rivalités littéraires défile un vaste paysage politique, de la nouvelle gauche née dans les -années 1960 aux velléités sécessionnistes du Québec, jusqu'au néoconservatisme de la fin des années 1990. La verve dévastatrice de Mordecai Richler tourne en un délicieux -ridicule les poses des uns et des autres. Jusqu'à ce que, revenant sur son passé, -Barney découvre avec horreur qu'il s'est montré plus loyal envers les idéaux de sa jeunesse qu'envers ses proches. Le narrateur sénile se révèle -soudain d'une impitoyable lucidité : " *Désormais, je savais. Le monstre, c'était moi.* " L'apitoiement d'un ivrogne se transforme alors en un surprenant et poignant hommage au bonheur -familial. Un souvenir qu'a même retenu sa mémoire criblée de -petits trous, comme une passoire à spaghettis.

Marc-Olivier Bherer ■

par Marc-Olivier Bherer

